

Mon écrivain préféré
Susie Morgenstern

par Sophie Chérier

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*Les lettres de l'abécédaire dessinées
par Susie Morgenstern sont extraites de A,B,... CP.*

© 2002, l'école des loisirs, Paris
Imprimé en France par XXX



comme... Amis

« Je ne sais pas s'il y a beaucoup de choses dans la vie qui dépassent nos espérances, déclare Susie. Mes amis ont toujours dépassé mon espérance. Philippe, le chef d'orchestre, venait tous les jours entre une répétition à Cannes et une à Nice juste pour embrasser Jacques, mon mari, sur son lit d'hôpital. Dan et Nicole, amis de toujours, étaient là, avec moi dans la salle d'attente, à cinq heures du matin après une opération. Leslie, une amie écrivain, attend tous les matins que je lui envoie une phrase par e-mail, une seule. Catherine, aristo, un peu snob mais très généreuse, m'inspire des idées de romans. Jimmy, le self-made man marin qui a construit lui-même son bateau, a invité un jour ses cent meilleurs amis en Roumanie, son pays natal, et il est marié à une femme tellement parfaite qu'elle comprend que toutes les autres femmes soient amoureuses de lui... Et Jean, et Danielle, et Michelle, Joan, Carol, Maryvonne, Daniel, Fred et Gill, et... »

Oui, si tout le monde fait plus ou moins régulièrement des déclarations d'amour, la plupart des gens pensent qu'il est impossible de faire des déclarations



Trois sorcières dans un jardin : Susie entre ses amies Martine Labro et Leslie Forbes

d'amitié, tout au moins au-delà de six ans. Susie, elle, dit les yeux dans les yeux à ses amis choisis : « Tu es entré(e) dans mon cœur. Tu es un cadeau de la vie. » Jacques, son mari, disait que pour chaque livre, chaque objet et chaque ami qui entrait dans leur vie, il fallait qu'un autre en sorte. Susie, la mort dans l'âme, reconnaît que c'est vrai. Il faut passer beaucoup de temps avec ses amis, leur parler, les entendre, et ce temps, cette capacité d'écoute et de confiance ne sont pas infinis.

Alors elle envoie à tous environ une fois par mois une longue lettre collective en anglais, une sorte de journal intime public qu'elle intitule *English lesson*, et qui commence invariablement par « Dear hearts » (« Chers cœurs »). Elle leur raconte la vie de sa maison, les allées et venues, les voyages, les boulots, les vacances, sur un ton inimitable qui fait dire à son éditeur sadique que c'est ce qu'elle écrit de meilleur !



comme... Bibliothèque

Ce n'est pas que Susie ait une bibliothèque chez elle. C'est que la maison entière est aménagée en bibliothèque. Acheter des livres, les recevoir par la poste, en cadeau, les rapporter de voyage, les ranger, les accumuler, les entasser, les collectionner. Et puis contempler l'étendue du désastre, ou du triomphe : plus un centimètre carré de meuble ou de mur libre, un classement logique de plus en plus illusoire... Alors rêver de s'en débarrasser. Les donner, les enfouir. « C'est une bataille perdue d'avance, soupire Susie. Avec les livres, c'est vraiment l'amour-haine. »

Mais avec les « vraies » bibliothèques, comme elle dit, c'est-à-dire les grandes, les publiques, les institutionnelles, les autres, c'est l'amour parfait. Quand Susie était petite, il n'y avait pas de livres à la maison. Il était hors de question de dépenser un centime pour un livre. La bibliothèque gratuite était la solution, le refuge. Susie adorait son ampleur, son odeur, ses grands meubles à tiroirs, et elle rêvait, comme l'ont fait tous les écrivains, de finir par lire tous les livres. Aujourd'hui elle adore être invitée dans les bibliothèques : « Je n'ai jamais rencontré de bibliothécaire antipathique. Ce sont tous des gens épanouis. Et ce



Au milieu de tout ce qu'elle aime : des enfants et des livres

sont eux qui nous donnent notre chance d'être lus, à nous écrivains dont la télé et les autres médias ne parlent pas. Je suis divisée sur la question du prêt payant. J'ai tendance à être d'accord avec les deux camps, mais en dernier recours je fais confiance aux bibliothécaires. »



comme... Cœur

Susie a le cœur sur la main, et sur le nez en forme de lunettes.

Les touches du clavier et la souris d'ordinateur dessinés sur sa carte de visite sont des cœurs roses et joufflus.

Ses chemises de toutes les couleurs, son couvre-lit, son sac rouge spécial pour la fac, ses cartes postales, ses crayons sont décorés de cœurs.

Dans le frigo, un camembert attend d'être mangé, à cœur.

Dans la bibliothèque, il y a tous les poèmes qu'elle connaît par cœur.

Dans l'air, tout autour d'elle, flottent les mots qu'elle a dits et laissé dire à cœur ouvert.

Sa bouillotte, une chaise de son salon, les petits bonbons roses en sachets qu'elle offre aux enfants de ses amis, les perles en plastique verni des grands colliers qu'elle met au cou de ses copines, des bougies, des paniers, des chocolats, un coussin rouge qui vous tend les bras, une éponge gratounette sur le bord de l'évier, tout est en forme de cœur chez Susie.

Du coup, sur la terrasse, on est très étonné de voir des citrons ovales aux branches du citronnier et des oranges rondes à celles des orangers. Ils ne sont pas normaux, ceux-là ?



comme... Dictionnaire

C'est le livre le plus souvent cité dans les romans de Susie. Celui pour lequel elle fait une pub d'enfer à chaque occasion possible et imaginable.

C'est un livre qui ne ment jamais.

C'est le livre qu'elle emporterait sur une île déserte.

« C'est, dit-elle, un modèle d'ordre, de rangement et de logique dans un monde qui en est cruellement dépourvu. »

Le dictionnaire. Ce mot venu du latin qui signifie « recueil de mots classés dans un ordre convenu et définis par leurs sens et leurs emplois dans la langue ».

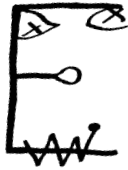
C'est le livre qu'elle avait décidé d'apprendre par cœur quand elle était petite. (Si l'on en croit *La première fois que j'ai eu seize ans*, elle s'est arrêtée à caresser, incollable jusqu'à la lettre C. Mais peut-être qu'il ne faut pas croire TOUT ce que dit Susie dans *La première fois que j'ai eu seize ans...*)

Susie a l'habitude, parmi toutes sortes d'autres listes, de dresser des listes de mots à chercher dans les dictionnaires. Elle vit entourée d'eux, par nécessité, par plaisir d'apprendre, par amour de la surprise et de la vérification : dictionnaire anglais-français, français-anglais, anglais-anglais, français-français, et ce chou-chou dictionnaire des synonymes qui lui donnait l'impression de tricher quand elle l'employait jusqu'à ce qu'elle se rende compte que tout le monde faisait pareil ! C'est ce qui l'empêche d'écrire en dehors de

chez elle. Il lui faudrait emporter quelques dizaines de kilos de mille-feuilles à l'alphabet, quelques livres de livres, pour se sentir vraiment à l'aise. C'est ce qui la préserve, en revanche, de désespérer totalement du bordel régnant parmi ses affaires : « Un mot, on sait toujours où il se trouve. Le dictionnaire est un test de réalité, un compagnon qui inspire confiance et qui ne vous lâche pas. »

Le dernier dictionnaire que Susie s'est acheté est un dictionnaire hébreu-français pour traduire *Je veux vendre ma sœur* de Nurit Zarchi (collection Mouche). Il lui a coûté plus cher, précise-t-elle, que ne lui a rapporté le salaire de la traduction...

Et le dernier qu'elle a offert, c'est un dictionnaire de rimes à sa sœur d'Israël. « Du coup, raconte Susie, Effie est devenue poète. Elle vient d'écrire un poème sur chaque homme qu'elle a connu... »



comme... Étudiants

«J'ai Susie Morgenstern en anglais!»

Imaginez-vous un peu en train de hurler de joie cette nouvelle à travers l'appartement le soir de la rentrée. Et dites-vous que c'est ce qui arrive chaque année à quelques dizaines d'étudiants de l'École supérieure des sciences informatiques de l'université de Nice Sophia-Antipolis. Ils sortent vidés de deux ans de classes prépa. Ils sortent complètement nuls en anglais de dix ans d'enseignement. Et on leur donne Susie.



Susie à Belleville (New Jersey) en 1967, un diplôme universitaire en poche, un drôle de chapeau sur la tête, et un Jacques très fier contre l'épaule

Le plus souvent, ils ne se rendent pas compte de leur chance. Du moins au début (ils ne savent pas qu'elle est écrivain). «Ça un prof?! disent-ils. C'est une blague?!»

Ils suivent cette dame déstabilisante à travers les couloirs en cherchant leurs mots. Le premier jour, elle leur a demandé de lui montrer leur endroit préféré et d'expliquer pourquoi il l'est – en anglais évidemment. C'est souvent la cafétéria, avec vue sur la mer. Ils bafouillent, puis se prennent au jeu. Au cours qui tombe le jour de la Saint-Valentin, ils croquent avec gourmandise dans les chocolats typiques qu'elle leur a apportés, et ils plongent avec non moins d'appétit dans *L'Histoire du baiser* qu'elle leur propose d'étudier.

Cet après-midi de printemps, elle leur a demandé de préparer un exposé avec démonstration pratique : «*How to teach something to somebody*». L'un apportera un saladier de riz et des baguettes chinoises pour une dégustation dans les règles de l'art. Un autre une guitare pour enfin comprendre les noms anglais des notes grâce aux accords de blues. Un troisième, du haut de ses 2,05 m, fera s'écrouler de rire toute la classe en montrant comment passer les portes avec élégance et sans se cogner ! Une fille fait fabriquer des poupées en guimauve, un garçon travesti à la perruque verte exécute un strip-tease en musique : «*How to get big muscles.*»

Ils rient, ils corrigent leur prononciation, ils enrichissent leur vocabulaire, ils développent leur imagination, leur culot, leur curiosité. Tout le monde participe. C'est un cours comme on les rêve.

À la fin de l'année, ils ont compris leur bonheur. Ils écrivent à Susie de belles lettres en anglais :

« Before, in english course, I was sleeping or playing morpion. But with you, the courses were different... In the best book of the world, I searched a synonym of Susie and I found :

« Optimism, Expansive, Buoyancy, Overjoyed, Happy, Cheerful, Merry, Mirth, Exuberant, Joyful, Beam with joy, Super Mega Extra Genial ! I don't know how to say Thank you Susie ! »

Ils savent dorénavant pourquoi, chaque semaine, elle disait :

« Quand je serai en retard, quand je serai absente, c'est que je serai morte. »



— comme... Filles

Aliyah est née le 18 avril 1967. Son nom signifie « Ascension » ou « Immigration en Israël » en hébreu. Mariée à Philippe, elle est la maman de Yona, née le 1^{er} septembre 1994 et de Noam, né le 1^{er} mars 1996.

Quand j'étais petite, je ne savais pas si j'avais honte ou si j'étais fière de cette mère extravertie, qui parlait fort et avec un accent, qui pouvait se mettre à crier de joie, ou pleurer, chanter ou danser à tout moment ; cette mère qui tout simplement ne ressemblait pas aux mères élégantes et plus discrètes de mes amies. Durant les réunions de parents d'élèves où elle se plaignait de la rigidité du système français, on l'accusait d'être « une tueuse de peaux-rouges », on pensait qu'elle était folle de demander moins de devoirs et plus de plaisirs pour les enfants.

Notre maison était constamment pleine de monde. Ça entrait, ça sortait, ça picolait, ça mangeait, ça rigolait. Quand je voulais de la tranquillité, je montais dans ma chambre et je me réfugiais dans les livres. Il y en avait partout dans la maison, les étagères débordaient, il y avait des piles sur les



Trois générations de Zorro : Noam et Yona, leur maman Lili et leur Bubie Susie sur l'une des 105 marches de l'escalier de sa maison de Nice

commodes, les marches, les tables basses, sous les lits, sous les canapés...

Moi, la fille d'un écrivain pour enfants, je n'ai jamais vraiment su ni pu raconter mes histoires de petite fille à ma mère, peut-être parce que je sentais qu'elles ne m'appartien- draient plus dès qu'elles sortiraient de ma bouche. Alors je les enfermais dans ma tête et je gardais précieusement la clé. Seulement, c'est aussi moi que j'enfermais et la communi- cation était coupée. Mais un jour, au point culminant de mon ingrate adolescence, ma mère m'a proposé un dialogue d'encre et de papier. C'est ainsi que nous avons écrit un livre ensemble. C'est ainsi que ma mère m'a surtout appris qu'on peut toujours trouver des voies de traverse quand la parole nous fait défaut. Mais elle m'a aussi transmis cette fascina- tion pour le langage qui motive ma carrière de linguiste.

Maintenant je sais que je suis fière de ma mère, de cha- cun de ses livres, de tout ce qu'elle m'a transmis. Je suis fière aussi de l'amour débordant que mes enfants éprouvent pour elle. Ils se battent pour lui parler au téléphone, pour être dans ses bras, sur ses genoux et même dans son lit quand elle séjourne chez nous. Eux savent lui raconter leurs histoires et triomphent quand ils donnent fièrement à la bibliothèque de l'école, des livres de Susie Morgenstern dont ils sont les héros.

Aliyah

Mayah est née le 19 mai 1971. Son nom signifie « Qu'est-ce qu'est Dieu ? » en hébreu. Mariée à Jean- Marc, elle est la maman d'Emma née le 9 juillet 2001.

Ma mère m'impressionne parce qu'elle a une passion, une



Emma, fille de Mayah, pour qui Susie s'est exclamée l'été de sa naissance : « J'ai bien, bien grand-merdé ! »

vraie, je connais très peu de gens qui en ont une et c'est fabuleux. Je suis envieuse de cela.

Quand j'étais en sixième, je sortais de l'école et je lui faisais un compte rendu détaillé de ma journée, chronologiquement, je lui disais tout ce que j'avais raconté à mes copines, ce que les profs avaient expliqué, ce que j'avais mangé à la cantine. Elle était toujours là mais j'avais l'impression qu'elle ne m'écoutait pas, son esprit semblait vagabonder et je

m'énervais contre elle : « Tu ne m'écoutes pas. » Je ne m'attendais pas à voir retranscrit dans un livre tout ce que je lui avais dit. Elle a bien écouté et profité de mes récits ! Moi, je suis devenue une star par mes petites histoires de routine écolière au travers des livres de ma mère. Elle était très présente quand je rentrais de l'école. Elle faisait un bon dîner tous les soirs et on mangeait en famille. Elle m'encourageait beaucoup à tenir bon et à ne rien prendre au tragique à l'école et dans la vie. Elle était dans sa bulle en fait. Quand je lui demandais : « À quoi tu penses ? » Elle répondait toujours qu'elle cherchait ce qu'elle allait faire faire à son héroïne du moment. Elle jubilait de son pouvoir sur ses personnages, elle se réveillait parfois le matin avec un grand sourire : elle avait eu une idée.

Elle est charismatique, fondamentalement optimiste. Elle croit qu'on a tous les pouvoirs sur sa vie comme dans ses romans. Quand on y croit, c'est vrai que ça marche mieux dans la réalité. Je suis assez forte et confiante. J'obtiens en général ce

que je veux et ça c'est grâce à ma mère. Elle m'a adorée, elle m'a admirée et je l'ai toujours senti, ça rend fort.

Son point faible, c'est la féminité, elle la cache et elle ne m'a pas aidée à être une femme, elle était trop complexée elle-même. J'ai dû tardivement apprendre à me débrouiller toute seule. Maintenant je suis maman, elle fond devant sa petite-fille et lui a donné son premier album à six semaines. Emma adore déjà les livres, elle regarde attentivement les images, vocalise devant les personnages, rit et touche les dessins en voulant les attraper. Elle n'a pas encore compris la différence entre deux et trois dimensions. Elle a trois mois. Elle a une grand-mère très créative et je fais confiance à ma mère pour jouer, stimuler et éveiller Emma avec une imagination débordante d'amour.

Mayah



comme... Galère

« Galère est un de mes mots les plus utiles – absolument irremplaçable et intraduisible, déclare solennellement Susie. Même quand je parle anglais, je suis obligée d'éparpiller quelques “galère” par-ci, par-là. Dans ma vie de chouchou gâtée du monde occidental – car j'ai un toit (plus ou moins – il est à l'heure où nous imprimons ces lignes en grandes réparations), des chaussures et trente-six mille variétés de pains et de fromages, sans parler de chocolat aux éclats de chocolat – chaque fois que je dis “galère” (24 fois par jour sauf le dimanche), j'ai un grand coup de culpabilité (un autre compagnon de tous les jours, y compris le dimanche).

« N'empêche que je pense qu'il y a un certain héroïsme à vivre chaque journée, même banale et sans incident, et même dans cette vie dorée et même si la vie est époustouflante et éblouissante.

« Voici les situations où je le dis le plus :

1. À la fac, pendant mes cours, quand les étudiants sont en train de se demander ce qu'ils foutent là et moi aussi, et surtout les jours où j'ai beaucoup de cours.
2. Dans les embouteillages, même s'il y a la mer au bord de la promenade des Anglais et les montagnes devant mes yeux.

3. Dans tous les transports en commun, et surtout à Paris, quand plouc provinciale que je suis, je compte les stations du métro et je dois calculer chaque pas.
4. Dans mon escalier (105 marches sans ascenseur) avec les sacs du marché.
5. Les rares jours de pluie à Nice où je ne peux pas rester au lit avec un livre.
6. Quand une machine tombe en panne (surtout l'ordinateur!).

« Cette liste n'est pas exhaustive ! »



comme... Hommes

«Un garçon, un homme, écrivait Susie dans la revue *La Joie par les livres* en 1993, c'est une autre planète, une planète inconnue et même hostile (...). Mais je pense qu'il faut aider les hommes maintenant. Les pauvres! Ils s'ennuient plus dans ce monde que les femmes. Ils ne connaissent pas toujours les plaisirs sensuels des occupations manuelles. Ils ont du mal à se confier, à se régaler à raconter les bêtises de tous les jours, à parler au téléphone pour dire n'importe quoi, à rêver en faisant du lèche-vitrine, et à lire des romans, ce plaisir suprême!»

Depuis *C'est pas juste* jusqu'à *A, B, ... C.P.*, et hormis l'exception de la série *Alibi* (due à Gill Rosner qui, elle, a des frères et un fils), les héros de Susie sont surtout des filles, les reflets de sa vie dans un matriarcat où les hommes étaient considérés comme des intrus. Et puis un homme adoré s'est mis à lui manquer. Et puis d'autres hommes délicieux se sont mis à aimer ses filles. Et puis un petit-fils «mimi à mourir» lui est né. Avec *Lettres d'amour de 0 à 10*, quelque chose a changé dans les livres de Susie, une nouvelle porte s'est ouverte. Même si elle reconnaît que ses hommes de papier sont juste des femmes déguisées. Même si elle écrit encore que les hommes «jugent les apparences, sans autre forme de procès. Ils voient une brune lourdingue et refusent d'explorer aux rayons X l'âme délicate qui se cache dedans. Je cherche un homme qui a les yeux au cœur». Messieurs, à vos démentis. Si vous êtes comme ci, téléphonez-lui!



comme... Israël

Israël était le pays où Jacques Morgenstern rêvait d'installer sa famille. Susie voulait d'abord connaître la France, le berceau de son bien-aimé. Et puis la vie, le travail, les enfants, la maison les ont installés à Nice et ils n'en sont plus partis. Mais Susie fait souvent des voyages en Israël où vit Effie, sa «sœur de cœur». L'été dernier, elle a participé au colloque sur les fées à Tel-Aviv où elle a parlé de *Ella l'ensorcelée* de Gail Carson Levine: «C'était une vraie fête. Une des meilleures



Susie et Lili parlent pour la France dans un bateau qui n'est pas le France

choses de ma vie. Les organisateurs nous ont emmenés partout dans le pays. J'ai rencontré les auteurs les plus intéressants et j'ai appris tout ce que je ne savais pas vouloir savoir sur les fées!»

Israël est la tirelire où elle dépose ses soupirs, ses inquiétudes, son angoisse, en écoutant, heure par heure, les nouvelles. C'est dans ce pays minuscule qu'elle investit un énorme compte d'espoir. Elle en est citoyenne de cœur, pour le meilleur et pour le pire.



comme... Jacques

C'est un matin d'été. Il est 7 h 22 précises au restau-U de l'université de Jérusalem. Susie, dix-huit ans, est venue étudier l'histoire de la Ville sainte. Et c'est son destin qu'elle rencontre. Il est là-bas, à l'autre bout de la salle, debout dans son anorak du pôle Nord à carreaux, en pleine canicule. Avec sa barbe noire, sa haute taille et ses cheveux frisés, il ressemble à un prophète de la Bible. Et cette silhouette d'apôtre dit à Susie sans parler : « C'est moi. Je suis l'homme de ta vie. Viens. » Et Susie, qui en ce temps-là s'appelle encore Susie Hoch, Susie encombrée de son plateau-repas du petit déjeuner et flanquée de sa copine Simone, traverse tout le restau-U pour se planter en face de lui et faire le premier pas, et le premier sourire, et dire le premier mot, le dernier mot : « Shalom ».

Il est français, il s'appelle Jacques Morgenstern, il participe en tant que mathématicien à un colloque sur la logique, la philosophie et la méthodologie de la science.

Pendant trois jours ils ne se quittent pas. Pendant trois nuits ils se quittent. Jacques reprend l'avion pour les États-Unis où il poursuit ses études. Susie reste en Israël. Ils s'écrivent. Ils se revoient. Deux ans plus tard, ils sont mariés. Susie a raconté l'histoire de leur rencontre fabuleuse, légendaire, incroyable, l'histoire d'un coup de foudre et d'un soleil durable, l'histoire d'une union terrestre « décidée au ciel » dans l'un de ses plus beaux livres *Premier amour, dernier amour* (Folio Junior).



Blanche colombe et pas vilain monsieur :
un mariage heureux en 1966 à Verona (New Jersey)

Jacques est tellement différent de Susie qu'on pourrait croire qu'ils n'ont rien à faire ensemble. Il est rigoureux et ordonné, elle est bordélique et bohème. Il est pudique et taïseux, elle, exubérante et volubile. Il est mélancolique et semble porter sur ses larges épaules le poids du monde qui va mal, le souvenir de son père déporté, la hantise de la Shoah. Susie, dans les pires tourments, reste joyeuse et enjouée. Jacques est un homme à principes, elle, une femme qui n'aime que ceux des autres. Jacques est d'une honnêteté

maladive : « Il m'arrivait de tricher et d'apprendre que l'on ne peut pas tricher avec quelqu'un qui ne triche jamais », avoue Susie dans un livre de souvenirs inédit, *Jacques a dit*.

Ils étaient tellement différents qu'ils ont tout fait ensemble. Élevé deux filles, aménagé une maison chaleureuse et superbe, aimé des amis, célébré des fêtes religieuses et profanes, voyagé, accueilli, réfléchi, lu des livres et même écrit ensemble. Jacques trouvait des titres, lançait des idées de romans, corrigeait d'un œil noir et d'un stylo rouge et rageur barrait les marges de : « merde, merde, merde ! » Susie faisait le reste.

« Jacques avait planté une vigne pour nous servir de

tonnelle, écrit Susie. Il avait planté un plaqueminié pour offrir des kakis à ses filles. Il m'a semé des tournesols dont je n'avais pas besoin puisqu'il était là. »

Jacques est mort d'un cancer le 29 avril 1994, chez lui. Susie est indéfectiblement vivante, « inconsolable et gaie ».



comme... K-O, OK ?

Ce qui met Susie K-O (abréviation de knock-out : assommé, hors combat, expression du vocabulaire de la boxe) : lutter en classe pour obtenir écoute et intérêt.

Ne pas trouver un mot, une idée, une phrase. Errer dans la ville à la recherche de quelque chose de tellement intangible et immatériel que l'air en devient irrespirable.

Attendre dans les aéroports et dans les gares, dans les endroits où elle ne veut pas être.

Apprendre qu'un de ses enfants, neveux, nièces ou amis a un problème et se sentir impuissante à l'aider.

Écouter les informations. Jusqu'à l'obsession. Toutes les heures. « Néanmoins, dans un monde en chaos, je suis OK tant que je peux en faire partie. »

Car K-O, ce n'est rien d'autre que OK à l'envers, une autre des expressions préférées de Susie. Un mot dorénavant tellement courant qu'on se demande comment d'accord a bien pu devenir OK ... Si l'on en croit un article très sérieux de *The Saturday Review of Literature* du 10 juin 1941, dès le début du XIX^e siècle, on s'est mis à écrire de façon fantaisiste sur la côte Est des États-Unis *oll korrekt* à la place de *all correct* (tout est bien). C'est la campagne présidentielle mouvementée de 1840 qui popularise OK aux États-Unis mais ce n'est qu'après la guerre de 1939-1945 qu'il fera le tour du monde avec les GI.



comme... Livres

À l'âge de six ans, Susie a reçu une révélation. Elle a empoigné un stylo et s'est mise à écrire un livre entier avec les deux mots qu'elle connaissait. C'était beau. C'était bon. C'était chaud. C'était magique. Ça faisait du bien partout où ça passait, dans la main, dans la tête, au fond du cœur, tout autour. Ça recommençait, chaque fois qu'elle voulait. Elle a raconté ce coup de foudre dans *A, B... C.P.* (Mouche).

À l'école, très vite, tout le monde se mit à l'appeler Susie Shakespeare, à son grand dam car elle trouvait très moche le céléberrissime barbu chauve. Elle était championne de lecture toutes catégories. Mrs Daniels, sa maîtresse de *fourth grade* (CM1) qui affichait au tableau les jaquettes des livres et des étoiles à côté du nom de leurs lecteurs n'avait plus assez de place pour les étoiles de Susie la star !

C'est pour les livres que Susie a voulu gagner sa vie, mener sa vie, vivre sa vie. C'est pour s'en payer elle-même qu'elle a exercé trente-six petits boulots, gardé les bébés, promené les chiens, pelleté la neige, ratissé les feuilles. Les saisons qui passent sont les alliées des travailleurs... C'est par amour des livres qu'elle a entraîné sa légendaire débrouillardise, comme un muscle. Pour les avoir. Et pour se faire avoir par eux.

Le premier livre qu'elle a écrit et dessiné – car Susie avait commencé sa carrière comme illustratrice – était un alphabet hébreu dont l'éditeur a fait faillite. *Idem*



La rançon de la gloire : le discours de la Mairaine du Salon du Livre d'Aubagne en 2000

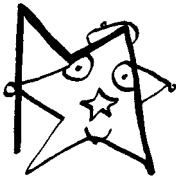
pour les deux suivants : en faillite, les éditeurs de *La Grosse Patate* et celui de *Papa, Maman, la musique et moi !* Et puis, Susie a rencontré l'école des loisirs qui se porte bien, merci et qui l'a rassurée : il n'y avait pas de rapport de cause à effet !

Le jour où son premier texte a été publié, elle s'est baladée dans les rues avec lui, et chaque fois qu'elle croisait une connaissance, elle le brandissait en disant : « NA ! » « Si j'avais pu, rigole-t-elle, j'aurais découpé un

trou dans la couverture et je me serais promenée avec le livre autour de la tête ! »

Aujourd'hui quand on demande à Susie ce qu'elle préfère dans la vie, elle ne répond pas : « Manger, manger, manger », comme son double de *La Grosse Patate* mais : « Lire, lire, lire au lit : un petit rectangle sur un grand rectangle... le bonheur ! »

Et quand on lui demande un conseil pour faire aimer la lecture aux enfants, elle répond : « C'est simple : donnez-leur de bons livres et l'exemple. » Et elle sort de sa poche la liste de ses cent chouchous.



comme... Manger

Manger est au corps de Susie ce que lire, penser, parler, écouter sont à son esprit : un réflexe, un plaisir, un enthousiasme, une disponibilité de tous les instants, une passion, un naturel, une fatalité, une culpabilité, un souci, une condamnation.

Manger en fête, manger sans compter dans les banquets, les buffets, les dîners des salons du livre des meilleures provinces de France. Manger dans les restaurants gastronomiques étoilés auxquels elle a chanté une ode unique dans le livre *Toqués de cuisine* qui raconte la vocation, les recettes et la vie du chef Jacques Maximin. Manger en douce, en cachette des autres dans la rue, de soi-même à la maison. Manger en se gavant de ce qu'on se refuse.

« Je camoufle cette drogue sous mes dessins, mes livres, mes cahiers. Je camoufle ce besoin sous mon sourire, ma bonne humeur, mes succès. Je camoufle le résultat sous de grandes chemises de mon père qui m'arrivent au ras des fesses. Je me camoufle mon désarroi à moi-même », écrit Susie dans *La première fois que j'ai eu seize ans*. Quarante ans plus tard, elle n'a pas changé.

Il faut la voir arpenter le marché du vieux Nice par un joyeux matin de printemps, faire la pause-socca de dix heures (la socca est une galette de farine de pois chiches à l'huile d'olive délicieusement jaune et grasse sur laquelle on saupoudre du poivre et qu'on mange

avec les doigts sur une table en bois branlante au milieu des cris des marchands), picorer en guise d'amuse-gueules les olives, les pyramides niçoises, les macarons, le saucisson, les tomates, les trois cent soixante-cinq sortes de pains et de fromages... avant d'aller déjeuner d'un plat de pâtes au pistou. Tout est si beau, si doux, si riche. Comment choisir ? Comment résister ? Pourquoi résister ? Parce que la gourmandise se paie cher en mauvaise conscience, en complexes, en soucis de santé. Parce que le club des Weight Watchers (littéralement les veilleurs de poids) demande aux nouveaux inscrits de venir à la première séance en portant à bout de bras une valise pesant le nombre de kilos qu'ils souhaitent perdre. Parce que si manger est une tentation, suivre un régime en est une autre.



« La dernière cuillerée de gâteau que Jacques m'aït donnée » (3 juillet 1966)

C'est un dilemme, un drame, un secret affiché, une puissance, une impuissance. Une guerre de la chair et de l'âme qui remonte à l'enfance, comme nous le suggère une psychanalyse à quatre sous (0,03 euro), à l'époque où sa mère cuisinait pour des ribambelles d'invités et cachait les mets pour que les filles ne dévoreraient pas tout avant leur arrivée. « Encore aujourd'hui, dit Susie, ma mère ne mange rien dans les fêtes, elle nous regarde manger avec un regard empoisonné et elle dit : "Je ne dis rien." Je mange seule dans ma cuisine à dix mille kilomètres d'elle et son regard est toujours sur moi ! »

Manger, danger ! L'été dernier, Mayah et Jean-Marc, sa fille cadette et son gendre, venus passer deux mois chez elle, ont décidé de prendre les choses en main. Ils ont mis des mots sur toutes les boîtes, joué le sale rôle indispensable du gendarme. « Ils veulent me rendre potable pour trouver un homme, dit Susie. J'ai besoin de gens comme eux, concernés, efficaces, et qui n'ont pas peur de me parler en face. »

Manger par amour du goût, du bon, de tout. Mais maigrir par amour tout court...



comme... Nice

Nice était la ville natale de Jacques, elle est devenue la ville d'adoption de Susie. En arrivant, elle promenait son bébé Lili dans un énorme landau, émerveillée par le ciel, le soleil, la mer, l'architecture. C'est dans sa belle maison des hauteurs de la ville, perchée au sommet des 104 marches d'un escalier à pic, qu'elle écrit tous ses livres, qu'elle reçoit ses amis et sa famille. Au début, le jeune couple qui s'installe ne roule pas sur l'or. Coup de chance, ils trouvent cette maison à retaper, dont ils font baisser le prix à force de patience. Ils la meublent de bric et de broc : baignoire, lavabos et bidet anciens achetés 100 francs le lot à la vente liquidative du fameux hôtel Ruhl. Le premier bureau de l'auteur est une porte renversée sur deux tréteaux. Susie chine des chaises, beaucoup de chaises, quarante-trois chaises aux Compagnons d'Emmaüs. (« Jacques a dit que sa maison ressemblait à une salle d'attente de l'ANPE ») Peinte de couleurs fraîches, rose, bleu, jaune, vert pastel, littéralement tapissée d'étagères de livres en pagaille, décorée de tableaux, de portraits, de photos, de tapis, de tapisseries, la maison est un havre de paix que Susie ne quitte qu'à regret. La plage est là, toute proche. La merveilleuse nature de l'arrière-pays niçois aussi. Les villages secrets. Les auberges cachées.

Mais Nice, Susie ne la trouve pas « very nice » comme dans la chanson de Claude Nougaro. « Oui, c'est très, très beau, mais pas très, très sympa, dit-elle.



La maison de Nice en travaux

Qu'est-ce qui nous attache à une ville ? Les amis, la maison, le travail. Mais à Nice il manque un courant de chaleur humaine et de solidarité. Je trouve insupportable que Nice soit gérée par l'extrême droite. Dans la série *Alibi* que j'ai écrite avec ma copine Gill Rosner, nous avions prévu cinq volumes : après *Paris*, *New York* et *Europe Alibi*, on voulait faire un *Nice Alibi*. Mais juste au moment où on allait s'y mettre, Jacques Médecin (l'ancien maire, poursuivi pour corruption) a fui et il n'y avait plus d'histoire. (Nous a-t-il sauvé la vie ?) Pas de vraie politique culturelle ici. Un festival de musique militaire a remplacé le festival du folklore international ! Une fête du livre qui essaie d'arriver à la cheville de la fête du livre de Mouans-Sartoux, mais ne dépasse pas son gros orteil. Des constructions anarchiques partout, des scandales partout et des vieux partout. De vieux grincheux qui votent Front national. Mes enfants ne voulaient pas rester à Nice. Mayah qui

est diabétologue a dit qu'elle ne voulait pas soigner des vieux fascistes. L'éthique du travail fond au soleil. Est-ce que la mer, les montagnes, le beau temps peuvent remplacer le tissu social? »

Susie Morgenstern



Susie Shaekespeare (avec plus de cheveux, quoique mal coupés), chouchou de la maîtresse à l'école primaire (1953)



Déjà des grands pieds, un grand sourire et des grands yeux, et déjà du toupet : Susie a quelques mois



Arrivée en France, jeune maman, à Saint Martin d'Entraunes (1967)



Il y a le ciel, le soleil et la mer... (1999)

Clones

les devoirs ça va encore, j'ai ^{la soirée} tout mon temps.
 les purs supplices ~~clon~~ sont les interrogos quand on a 50 minutes pour ^{faire} injecter tout notre savoir sur un recto-verso. Les purs calvaires c'est d'être à l'heure. C'est un tourment d'avoir une date limite. Flâner, être lent, ~~prendre~~ prendre la vie doucement c'est narguer la mort. l'ultime date limite. (C)

Et puis ça énerve les autres. Ils pensent que je fais exprès. Lucio me disait toujours Avanti moiti. Papa ^{sout} préfère tout pari "Plus vite chauffer!". Les T ~~ont simplement~~ trouver, à part leur ordre habituel en ce me concerne, disaient une phrase dont je surs pas ~~sur de la grammaire~~ "Tremousse-toi" se ^{font} gentiment de souci pour moi en cherchant un métier qu'on pouvait faire l-e-n-t-er-ment.

"Editeur" dit Thomas.
 "Il editera un seul livre tous les trois ans." dit Thomas
 Ça me je ne le dis pas mais ~~ça~~ me semble
 suffisant.

"Philosophe" dit Teva.
 "Qui philosophe," fait Thomas, "il ^{mettra un siècle} aura toute
~~l'idée~~ l'idée." dit-je. je n'osais

pour donner un "idéal" pour si

"Et ce sera l'idée du siècle." dis-je. je n'osais pas dire à même à mes meilleurs amis la seule chose que je sais faire vite: tomber amoureux! ~~Romeo~~ ~~Caomanova~~ Romeo. ~~Assommer~~ mais ce n'est pas un métier.

Tatia je suis donc vite vite tombé amoureux de Tatiana, mais je ne savais pas comment la forcer à m'aimer si. Ce n'était pas à passer mes journées à prier la une seule prière: "Aime-moi! Aime-moi!" Dix mille fois par jour.

Tatiana a des
 J'écris vite les chansons aussi. C'est comme si ma main est complètement indépendante de mon cerveau et je n'ai pas besoin de réfléchir (lentement)

Grand j'entends les mots "Depuis toi" je persiste dans "Cavendish" et je m'apople. Papa n'a-t-il pas dit "Prends ton temps", les autres des cauchemars avec "je n'y arriverai jamais" "Prends ton temps", vas-y mollo, la peut-être y aura des miracles.

Pour les devoirs, ça va encore, j'ai les soirées entières. Les vraies épreuves sont les interros, quand on a cinquante minutes pour tartiner tout son savoir sur un recto verso. Le pire calvaire c'est d'être à l'heure. Le plus atroce tourment, avoir une date butoir. Flâner, prendre la vie lentement, doucement, permet de narguer l'ultime date, la limite : la mort.

Quand j'entends les mots : « Dépêche-toi », je panique. « Grouille », et je m'affole. Papa m'entend parfois crier la nuit dans les affres d'un cauchemar : « Je n'y arriverai jamais ! » Si, par sagesse, on me disait : « Prends ton temps, vas-y mollo », peut-être y aurait-il des miracles.

Mon rythme énerve les autres. Ils pensent que je le fais exprès. Lucio me dit toujours : « Moviti ! » Papa suffixe tout par : « Et plus vite chauffeur ! » Les T me conseillent de me « trémousser » et se font gentiment du souci pour moi en cherchant un métier r-a-l-e-n-t-i.

« Éditeur ! dit Thomas.

– Il éditerait un seul livre par an », rétorque Timothée.

Cela me semble tout à fait suffisant.

« Philosophe ! dit Teva.

– Oui, philosophe, fait Thomas. Il mettra un siècle pour trouver une idée.

– Et ce sera l'idée du siècle ! » dis-je. Je n'ose pas avouer, même à mes meilleurs amis, la seule chose que je sais faire vite : tomber amoureux. Mais ce n'est pas un métier.

Je suis donc vite vite tombé amoureux de Tatiana, mais je ne sais pas comment la forcer à m'aimer si ce n'est en passant mes journées à répéter une seule prière : « Aime-moi ! Aime-moi ! Aime-moi ! » Dix mille fois par jour.

Je suis aussi capable d'écrire les chansons rapidement, même si vite ne veut pas dire bien. C'est comme si ma main était complètement indépendante de mon cerveau, aussi je n'ai plus besoin de réfléchir (forcément lentement).

Susie Morgenstern



La première fois que j'ai eu seize ans...



La dernière fois que j'ai eu seize ans



La première fois, toujours, mais avec une deuxième robe !



comme... Oser

« Fonce et tais-toi ! » C'est la devise de Margot Mégalo, qu'on pourrait aussi traduire par : « Ose et raconte-le ! » et ce pourrait être celle de tous les héros de Susie, parce que c'est aussi celle de sa propre vie.

Oser vouloir intégrer le jazz-band du lycée jusqu'à exclusivement masculin. Oser en partir une fois le triomphe obtenu parce que son organisation n'est pas satisfaisante.

Oser draguer un grand gaillard étrange et étranger dans une ville inconnue à l'époque où les filles ne faisaient pas le premier pas. Oser l'épouser. Oser lui être fidèle toute sa vie.

Oser voir débarquer un soir une amie verte d'angoisse et de malheur parce qu'elle vient de tomber enceinte et pense que c'est trop tard pour avoir un enfant, et vient de prendre rendez-vous pour un avortement. Oser l'écouter pendant des heures. Oser lui parler infatigablement, lui chanter les merveilles de la vie, la convaincre de garder le bébé. Il a treize ans aujourd'hui. Oui, Susie ne fait pas seulement rire et réfléchir les enfants. Il arrive qu'elle leur sauve la vie.

Oser dire la vérité, même celle qui fait du bien.

Oser tendre la plume à sa fille Aliyah en pleine crise d'adolescence pour tenter de renouer un dialogue dans une égalité de confidences, de franchise et de reproches et finalement se réconcilier avec le thérapeutique et culotté *Terminale ! Tout le monde descend*

dans lequel toutes les mères et toutes les filles peuvent se retrouver aujourd'hui.

Oser monter à Nice une synagogue égalitaire où les femmes et les hommes sont mis sur le même plan, participent aux offices, lisent la Torah et prient de la même façon, contrairement aux usages répandus chez les Juifs orthodoxes.

Oser lutter contre la gnangnantise et l'hypocrisie, au point de proposer aux petits bouts de chou d'un atelier d'écriture sur la fête des Mères de dresser la liste de tout ce qu'ils détestent chez leurs mamans, de toutes leurs tares, pour finir par obtenir un résultat formidable d'originalité, tellement plus fort que les éternels : « Maman, petite fleur, je te donne mon cœur... »

Oser devenir la marraine masquée, juive et fantasque, de Constance, la petite fille baptisée dans la religion catholique de Marie-Aude Murail, sa consœur et amie rencontrée en Guyane, pour qui Susie a toujours dans les moments difficiles « un comprimé de vitamine C dans son sac si tu as un coup de pompe et une bonne blague un peu âpre si tu as besoin d'un coup de main. Une marraine comme ça, conclut Marie-Aude, ça fait le cœur plus léger ».

Oser incarner de la racine des cheveux jusqu'au bout des orteils ornés de vernis perle ce vieux mot de latin, oser, toujours nouveau, qui jadis voulait dire « désirer vivement ».



comme... Parents

Le mariage de Sylvia Needleman et de Meyer Hoch avait été arrangé par leurs familles. C'est ainsi que l'on procédait dans le milieu juif orthodoxe du Brooklyn des années 1930. Ils ont eu ensemble une vie très paisible, chacun à sa place : Meyer au travail dans ses différents magasins, et Sylvia attelée à la tâche exaltante d'élever – à tous les sens du terme – ses trois merveilles, ses « trois mondes » comme elle les appelait, ses trois filles Sandra, Effie et Susie.



Trois sœurs : Sandra, Susie, Effie, avec leur mère (1957)



Dora et Max Needleman, nés à Odessa, devenus tailleurs à Brooklyn, les grands-parents maternels de Susie

Sylvia est une mère très anticonformiste dans une société très conformiste. Elle a été la première femme de Brooklyn à obtenir le permis de conduire. Les filles Hoch sont à l'avant-garde pour tout : habillement,



Toute la famille roule pour Susie : Sandra, au volant de sa De Soto rose bonbon

maquillage, attitude dans la rue. Elles ne suivent pas la mode, elles la devancent, elles la lancent, théâtrale, extravagante : une robe noire décolletée pour assister à un mariage, du fard à paupières arc-en-ciel, des bas noirs... Les voisins harcèlent Sylvia au téléphone pour râler, protester, lui faire honte de son éducation. Chaque fois elle a cette réplique, impériale : « Écoute-moi bien. Toi, tu élèves tes enfants et moi, j'élève les miens. »

Et puis, il n'y a pas que le langage du corps, des habits et des bijoux. On pense et on parle chez les Hoch, on pense librement, on parle de tout, on parle tout le temps. Mère et filles tiennent tous les vendredis des séances de réfection du monde couchées sur un des grands lits pour « parler, penser et rêver à voix haute, rire à propos de tout ce qui est grave et réfléchir gravement au seul véritable sujet grave du monde : maigrir ». Car Sylvia, considérée *a posteriori* comme une mère idéale par son écrivain de fille n'a qu'un défaut : « Elle est mince et elle a accouché de trois éléphants. Alors elle a consacré le reste de sa vie à nous le faire remarquer. »

« Mon père devait subir et fuir la révolution quotidienne qui avait lieu chez nous, raconte Susie. Il était un clandestin dans notre maison. C'était un homme très très gentil, très bien élevé, ce que nous constatons tous les jours, mais aussi très intelli-



David Hoch, le grand-père paternel

gent, politiquement engagé, et ça, je ne m'en suis pas rendu compte. Nous étions trop frivoles pour lui. Il était doux, tendre, malade et il ne se plaignait jamais. Il est mort jeune d'une maladie très rare, un cancer du sang qui lui donnait d'horribles démangeaisons. » C'est pour un hommage tardif, attendri, iconoclaste, que Susie lui a écrit *Un jour, mon prince grattera*.

Aujourd'hui, Sylvia est une toujours mince jeune fille de quatre-vingt-dix ans qui secoue toutes les semaines son « village de retraités » de Floride en donnant des cours d'hébreu, en animant des fêtes et des danses au piano, en chantant en yiddish, en déclamant des poèmes dans les salles d'attente des médecins.

Après un mois passé à New York chez sa fille aînée, au moment des attentats du 11 septembre 2001, elle a décidé de rentrer chez elle en train. Parce qu'elle avait peur de l'avion ? Parce que le train était moins cher ? Non. Parce qu'on ne prend pas le train aux États-Unis, et qu'à cent moins dix ans, certains êtres ont envie d'aventure.



Meyer et Sylvia Hoch, les parents de Susie



comme... Questions

Susie en tant qu'auteur soucieux d'explorer des formes neuves et vieilles comme le monde, et en tant que grande admiratrice de Georges Perec, rêve depuis longtemps d'écrire un livre qui serait fait uniquement de questions. Un livre avec une véritable intrigue, des personnages de chair et de sang, des rebondissements, des dialogues, mais dont toutes les phrases ne seraient que des questions. Parce que les questions sont la vie même, les questions sont des portes qui s'ouvrent sur les autres, sur soi, sur tout. Parce que le Talmud (l'Enseignement), le livre fondamental du judaïsme après la Bible, est un livre de questions. Parce qu'à Auschwitz un SS a répondu à Primo Levi: « Ici, il n'y a pas de pourquoi. » Parce que la mort, le néant, c'est de ne plus se poser de questions.

Alors Susie s'entraîne. Elle s'entraîne dans les livres. Dans *Margot Mégalo*, Margot lance la rubrique « Questions que nous aimerions poser aux profs » dans le journal de son lycée.

Dans *Le vampire du C.D.I.*, Jean-Charles, le héros documentaliste de choc se déguise en Marcel Proust, écrivain mort, avec robe de chambre et fausse moustache, pour entraîner les élèves à recevoir un écrivain vivant, et Susie a mis là toutes les questions qu'on lui pose dans sa carrière parallèle d'écrivain dans les écoles. Perplexité dans la salle quand à la question :

« Vous avez écrit combien de livres ? » Marcel répond :
« Un »...

Dans *Les treize tares de Théodore*, un chapitre entier est constitué de questions qui s'enchaînent et dont la dernière est : « Pourquoi Avraham me dit-il que c'est la question qui est importante et non la réponse ? »

Mais Susie ne s'entraîne pas que dans les livres. Dans la vie aussi.

Quand elle croise une connaissance, elle ne se contente pas de l'aborder avec la question convenue : « Tu vas bien ? » Susie veut toujours plus. On ne s'en tire pas avec elle en répondant un : « Oui oui », négligent. Car alors son intérêt, au lieu de faiblir, décuple : « Pourquoi tu vas bien ? », fidèle au credo du *Vampire du C.D.I.* : « Les questions devenues des questions habituelles ne sont plus questionnantes. »



comme... Regrets

Je déteste les phrases qui commencent par « J'aurais dû » ou « J'aurais pu », dit Susie, mais comment faire ou dire autrement ? La vie est une longue accumulation de regrets. Chaque journée laisse son manque.

Je regrette que mon éducation américaine ait été un brouillard sans repères, hormis le permis de conduire et la carte des États avec toutes leurs capitales. Je regrette de ne pas avoir assez appris. Pas de langues. Pas de géographie. Pas de philosophie. Pas d'histoire. Je regrette de ne rien comprendre aux sciences et à l'économie. Je regrette de ne pas avoir su l'importance d'une excellente éducation. Je regrette mes lacunes.

Je regrette d'être une handicapée de la couture alors que mon grand-père était le chef du syndicat des tailleurs de New York.

Je regrette d'avoir vécu toute ma vie avec alternativement dix, vingt ou trente kilos de trop.

Je regrette de ne pas être sportive, de détester l'effort physique.

Je regrette de ne pas avoir plus de goût.

Je regrette de passer à côté de tant de gens, de choses, d'expériences, d'amitiés. Je regrette de ne pas être l'amie de Woody Allen.

Je regrette plein de petites choses dans chaque livre. On devrait peut-être n'écrire qu'un seul livre et y travailler toute sa vie.

Je regrette tous les livres que je n'ai pas lus et que je

n'aurais pas le temps de lire même si j'y passais toute ma vie.

Je regrette que Jacques soit mort trop jeune pour connaître ses gendres et ses petits-enfants.

Je regrette de vivre si loin de ma mère, de mes filles, de mes petits-enfants, de mes sœurs, mes neveux et nièces, petits-neveux et petites-nièces.

Je regrette de ne pas avoir transmis à mes enfants l'amour du judaïsme.

Je regrette de ne pas avoir l'art et la science de la séduction d'un homme.

Je regrette que les hommes soient aveugles à la valeur profonde.

Je regrette d'avoir pensé que la vie est infinie.

Je regrette de ne pas être perfectionniste. (Jacques disait que ne pas être perfectionniste était ma plus grande qualité.)

Je regrette de ne pas pouvoir changer.



comme... Sexe

Dans *Joker*, Hubert Noël, le maître d'école pas comme les autres, répond à une élève qui croit savoir que « faire l'amour, c'est dégoûtant » : « Aucun de vous ne serait là si vos parents n'avaient pas fait l'amour ! »

Dans *Trois jours sans*, William, le beau William, est exclu du lycée pendant trois jours pour avoir dit quelque chose qu'on ne dit pas, pour s'être montré obsédé sexuel, c'est-à-dire normal sexuel, adolescent sexué, intrigué, travaillé, tourmenté par le sexe, cherchant à vivre avec lui et non pas contre lui ou comme s'il n'existait pas.

Un jour, dans une école du Danemark, Susie est tombée sur une brochure d'éducation sexuelle qui lui a paru idéale, révolutionnaire par rapport aux plaquettes médico-dépressives de prévention française.

Elle était intitulée : « Le sexe, c'est merveilleux ! »



comme... Travail

Écrire des livres pour les enfants et les adolescents est un travail. Leur donner confiance en eux et la passion de prendre la plume lors de rencontres et d'ateliers d'écriture est un travail. Parler partout, en toute occasion, de la liberté et du bonheur d'écrire est un travail. Se transformer en éducateur, bateleur, psychologue, missionnaire, infirmière, militant, orthophoniste, animateur est un travail. C'est un métier. Ce pourrait même être, quand un roman comme *La sixième* se vend à plus d'un million d'exemplaires, quand un autre comme *Lettres d'amour de 0 à 10* récolte vingt-huit prix à lui tout seul, un motif de fierté. Pour son auteur mais aussi pour tous ceux qui la connaissent et sur qui rejaillit son enthousiasme.

Pourtant, les commentaires des amis et collègues se limitent encore, après trente livres, trente succès, à de fielleux et ignorants : « Quand vas-tu cesser de faire la Chantal Goya et écrire un *vrai* livre ? » ou : « Tu écris toujours tes petites choses ? »

Pourtant, quand Susie a tenté pour la énième fois de passer du statut d'assistant à celui de maître de conférences à l'université et qu'elle a dû présenter sa bibliographie devant la commission de spécialistes et le conseil national, une amie qui lui voulait du bien a soufflé : « Enlève-moi vite tous ces titres que tu as alignés jusqu'à présent, *Cucul la praline*, *La Grosse Patate* et autres *Un jour, mon prince grattera* ! C'est très joli, ces

couvertures de toutes les couleurs, mais tu sais bien qu'ici nous n'aimons que les photocopies grises et effritées que personne ne lit.» Après quelques années d'échec, Susie a obtempéré et elle a eu sa promotion.

Faire carrière à l'université française est un travail. C'est un métier.



comme... United States
of America

La France s'enorgueillit régulièrement de savoir accueillir sur son sol et dans les subtilités de sa langue des écrivains d'origine étrangère. E. M. Cioran le Roumain, Hector Bianciotti l'Argentin, Jorge Semprun l'Espagnol. L'un connaît les honneurs de l'Académie française, l'autre ceux de l'académie Goncourt. L'un des derniers prix Nobel de littérature, Xao Qinjang est un Chinois naturalisé français.

Mais qui considère à sa juste valeur l'exploit d'une Susie Morgenstern, Américaine dans l'âme, devenue Française d'adoption, d'amour et de travail? Certes, c'est l'anglais qu'elle enseigne à la fac de Nice. Mais c'est en français qu'elle a rédigé sa thèse de doctorat en 1972 sur « Les fantasmes chez l'écrivain juif contemporain », en français qu'elle écrit ses romans, en français qu'elle chante les louanges de la parole et de l'écrit dans la France entière et tout autour du monde.

Quand son roman *C'est pas juste* a remporté, sur manuscrit inédit et anonyme, le premier prix du ministère de la Jeunesse et des Sports en 1980, les officiels qui venaient de créer cette récompense pour contrecarrer le raz de marée de la sous-culture américaine ont été fous furieux de voir débarquer cette Amerloque avec son allure pop et son accent à couper au couteau! « Vous voyez, la France est une terre

d'accueil», ont-ils susurré avec des bouches pincées. Vingt ans plus tard, Susie était le candidat officiel de la France pour le prix Andersen de littérature pour la jeunesse, le « petit Nobel ».

De l'Amérique elle a gardé le goût de l'excès, de la démesure, une certaine naïveté, le patriotisme, la confiance dans le destin. De l'Amérique elle a balayé tous les clichés : les Américains ne mangent pas de légumes, les Américains ne parlent pas de langue étrangère, les Américains ne voyagent pas, les Américains ne lisent pas.

Après les attentats du 11 septembre 2001, personne ne songea plus à la traiter de tueuse de peaux-rouges. On lui manifesta de la sympathie, de l'intérêt, « comme si j'étais propriétaire de cette tragédie, dit-elle. Et tout à coup, je cessais d'être la Juive, je devenais l'Américaine. La même Autre, mais en plus glorieux. Ça m'a beaucoup amusée... ».



comme... Vieillesse

Les écrivains pour la jeunesse ont un devoir sacré. C'est de parler de la vieillesse aux jeunes gens, puisque personne d'autre ne le fait. D'en parler avec tact, sincérité, humour et profondeur. Est-elle un naufrage, comme le prétendait le général De Gaulle ? Est-elle une montée vers la sagesse, comme le chantaient les Indiens peaux-rouges ?

Deux personnages de Susie sont des instituteurs au bord de la retraite, un mot et un état qu'ils détestent tous les deux : Hubert Noël dans *Joker*, Madame Stylianos dans *Sa Majesté la Maîtresse*. Tous les deux aiment la vie à soixante ans plus qu'ils ne l'aimaient à trente. C'est normal, ils la connaissent mieux. Tous les deux vont résister, à leur manière, à l'absurde mise au rebut de la retraite obligatoire.

Il n'y a pas de retraite pour les écrivains. Pourtant, si Susie parle volontiers de la vieillesse, c'est aussi parce qu'elle lui fait peur. Se dégrader physiquement, perdre la boule comme elle l'a vu faire à sa belle-mère (dont elle a raconté la vie dans *Une vieille histoire*, Kid Pocket, et qu'elle préfère appeler sa fausse mère). Écrire pour la jeunesse, écrire contre la vieillesse passive et résignée est une cure de jouvence, de la vie contagieuse. Dans *Lettres d'amour de 0 à 10*, Ernest entraîne sa grand-mère ratatinée dans une véritable résurrection, un voyage : « Nous y allons, dit-elle. Les billets ne seront pas bons quand on sera morts ! »



comme... **Wow !**

C'est la première chose que dit Susie en se réveillant le matin : **WOW !** Comme la vie est belle ! Non, plus que belle, formidable ! Non, plus que formidable, extraordinaire ! Non, plus qu'extraordinaire, enthousiasmante ! Non, plus qu'enthousiasmante... Il n'y a pas de mots ! Si ! Il y a un mot : **WOW !**

C'est ce qu'elle répond aux enfants sans avoir besoin de réfléchir très longtemps – contrairement à certains – quand ils lui demandent quel est son message : « Mon message, c'est **WOW !** »

Prononcez ouAouh ! après avoir pris une inspiration monumentale, et si le moindre doute vous effleure, vérifiez à n'importe quelle page de n'importe lequel de ses livres, et laissez-vous aller à la contagion.



comme... **Bisous smack!**



Cultivons-nous un peu.

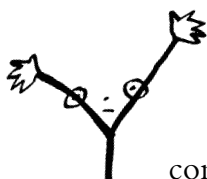
Aux États-Unis, les lettres d'amour de la Saint-Valentin en particulier, et de toute l'année en général, sont souvent signées d'une rangée de X censée représenter tous les baisers que l'on envoie.

Mais pourquoi un X serait-il le symbole d'un bisou ?

La question a été posée à Susie, en tant que grande spécialiste du courrier câlin, des effusions tendres et de la recherche encyclopédique. Et voici sa réponse :

Rien à voir avec le classement X des films pornos ! Aucun rapport non plus avec les lettres désignant les grandes tailles pour les vêtements anglo-saxons. Non, cette habitude remonte à bien plus loin que l'invention du cinéma et le développement de l'industrie textile. Au Moyen Âge, ceux qui ne savaient pas écrire pouvaient signer les documents avec un beau X tracé à la plume d'oie, devant témoins, et ils embrassaient la feuille de parchemin à la place de ce X pour manifester leur sincérité. C'est pourquoi le X devint synonyme de « baiser » dans les esprits. Mais pourquoi avoir choisi le X pour représenter le nom du signataire ? D'abord parce qu'il est facile à tracer, même pour un analphabète. Ensuite parce que la forme de la lettre rappelle la croix de saint André (le frère de Saint Pierre). Peut-être, à l'origine, les gens prêtaient-ils serment au nom de ce saint martyr. Plus tard seulement,

on pensa au X comme à une lettre de l'alphabet. Une autre hypothèse veut que le X ait marqué un serment prêté au nom du Christ. Le X (ou chi – prononcez ki) est aussi la lettre de l'alphabet grec qui, dans les premiers temps de l'Église, représentait le nom de Jésus. Et si les érudits chicanent encore pour savoir si, oui ou non, le Christ a ri, ce qui est sûr, c'est qu'il a beaucoup donné de bisous...



comme... Yiddish

Le yiddish est une langue mixte dont la base est allemande et dans laquelle ont été introduits environ 10 % de mots slaves et 10 % de mots hébreux. Pourquoi ? Comment ? Tout simplement à la suite d'une grande migration des Juifs du nord de la France vers la vallée du Rhin il y a plus d'un millénaire. Le dialecte allemand adopté par les immigrants s'est répandu, mêlé d'hébreu, dans toute l'Europe centrale et orientale au long du XIV^e siècle, et c'est à cette époque que du vocabulaire slave s'y est ajouté. Le yiddish, mot issu de la prononciation déformée de « jüdisch-deutsch » (juif-allemand), est devenu la langue des Juifs ashkénazes.

Le yiddish s'écrit en caractères hébraïques mais, contrairement à l'hébreu, avec les voyelles. Avant la Seconde Guerre mondiale, des millions de personnes le parlaient dont les grands-parents de Susie, d'origine polonaise du côté de son père, et russe du côté de sa mère. Avec le massacre des Juifs d'Europe par les nazis, la langue a presque disparu. Susie la comprend, elle la lit et parfois arrive à la parler. Ses petits-enfants l'appellent Bubie, Mamie en yiddish.



comme... **Zut !**

Zut, on n'a pas eu assez de lettres, assez de temps, assez de place pour parler avec Susie d'Accent, d'Amour, d'Alphabet, de Bijoux, de Bébés, de Contrebasse, de Cadeaux, de Culpabilité, de Défis, de Dessins, de Dédicaces, de Débrouillardise, d'Enfants, d'Éditeurs, de Fantaisie, de Fées, de Femmes, de Gastronomie, de Gendres, de Générosité, d'Humour, d'Humanité, d'Habits, de *Joker*, de Jamais, de Kasher, de Kamikaze, de Listes, de Lettres, de Liberté, de Légumes, de Mathématiques, de la Mer, de Musique, de Machine à coudre, de Newark, de New York, de Nouvelle-Calédonie, de Pédagogie, de Prix, de Princesses, de Poèmes, de Régimes, de Religion, de Secrets, de Sœurs, de Science, de Sorcières, de Tares, de Tableaux, de Tendresse, d'Utilité, d'Utopie, de Vie, de Voisins, de Voitures, de Voyages, de Wagons, de Waterproof, de Xénophobie, de XL, de Yoyo, de Yoga, de Zéro, de Zorro !

Il ne vous reste plus qu'à le faire quand vous la rencontrerez.

BIBLIOGRAPHIE

À L'ÉCOLE DES LOISIRS

Dans la collection MOUCHE

- Jacques au matin mollasson*, illustré par l'auteur, 1988
Cucul la praline, illustré par l'auteur, 1989
La plage en béton, illustré par l'auteur, 1989
Même les princesses doivent aller à l'école,
illustré par Serge Bloch, 1991
Un jour mon prince grattera,
illustré par Serge Bloch, 1992
Sa Majesté la Maîtresse,
illustré par Catherine Rebeyrol, 1993
Un papa au piquet,
illustré par Jean-Charles Sarrazin, 1993
A, B, ... CP, illustré par l'auteur, 1994
Le fiancé de la maîtresse, illustré par Mireille d'Allancé, 1997
Les potins du potager, illustré par l'auteur, 1999
Joker, illustré par Mireille d'Allancé, 1999
La liste des fournitures, illustré par Catharina Valckx, 2002
Halloween Crapaudine, illustré par Véronique Deiss, 2002
L'autographe, illustré par Theresa Bronn, 2003
Les fêtes du camping, illustré par Jean-Charles Sarrazin, 2007
Le bonheur est coincé dans la tête,
illustré par Alice Charbin, 2009
Tu veux être ma copine ?, illustré par Claude K. Dubois, 2010
Supermoyen, illustré par Claude K. Dubois, 2011

Dans la collection NEUF

Un anniversaire en pomme de terre,
photographies d'Albert Giordan, 1983

La sixième, 1985

Toqués de cuisine, écrit avec Jacques Maximin, 1986

Alibi, écrit avec Gill Rosner, 1986

Paris Alibi, écrit avec Gill Rosner, 1987

New York Alibi, écrit avec Gill Rosner, 1988

C'est pas juste !, 1990

Europe Alibi, écrit avec Gill Rosner, 1990

Lettres d'amour de 0 à 10, 1996

Le vampire du C.D.I., 1997

Privée de bonbons,

écrit avec Mayah Gauthier, 2002

Les deux moitiés de l'amitié, réédition 2003

Le club des crottes, 2007

Mon royaume est un cheval

(recueil de nouvelles collectif), 2011

Mademoiselle Météo, 2011

Dans la collection MÉDIUM

Terminale ! Tout le monde descend,
écrit avec Aliyah Morgenstern, 1985

La première fois que j'ai eu seize ans, 1990

Margot Mégalo,

écrit avec Mayah Morgenstern, 1991

L'Amerloque, 1993

Barbamour, 1994

Trois jours sans, 1998
Les treize tares de Théodore, 2001
L'orpheline dans un arbre, 2005
Tout amour est extraterrestre,
écrit avec Alain Grousset, 2009

Albums de l'école des loisirs

Archimède, La recette pour être un génie,
écrit avec Gill Rosner, illustré par Chen Jiang Hong, 2002
Double doudou, illustré par Jean-Charles Sarrazin, 2002

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Actes-sud Junior

Les comptines de ma mère l'oie,
illustré par Arthur Rackum, 2007
Le cadeau de fin d'année,
illustré par Jean-François Martin, 2008
Le don, illustré par Chen Jiang Hong, 2008
Tes seins tombent, 2010
La chemise d'une femme heureuse,
illustré par Batia Kolton, 2011

Bayard Presse

Le cœur en panne, 2008

Casterman

La grosse princesse,
illustré par Joëlle Boucher, 1992

Farandole

J'en ai marre de ma sœur, 1984
Une vieille histoire, illustré par Serge Bloch, 1985
Tonton couscous, illustré par Anne Tonnac, 1990

Léon Faure

Je n'ai rien à faire et je ne sais pas quoi faire, 1978
La grosse patate, illustré par Joëlle Boucher, 1979

Gallimard Jeunesse

Oukélé la télé?, illustré par Pef, 1984
Musée Blues, illustré par Jean Claverie, 1986
Premier amour, dernier amour,
illustré par Anne Tonnac, 1987

Gautier-Languereau

Et moi alors?, illustré par Marie Quentrec, 2000

Lito

La série « Yoyo »

illustré par Marie Quentrec

Je m'appelle Yoyo, 2010

J'ai perdu mon doudou, 2010

J'aime le manège, 2010

Je ne veux pas dormir, 2010

Thierry Magnier

Pas de bol !, photographies de Theresa Bronn, 2001

Je t'aime, 2003

Je te hais, 2004

Je t'aime encore (quand même), 2005

La Martinière Jeunesse

Confession d'une grosse patate, 2003

L'Agenda de l'apprenti écrivain,

illustré par Theresa Bronn, 2005

Une mère, comment ça aime ?,

illustré par Theresa Bronn, 2006

Je ferai des miracles, illustré par Chen Jiang Hong, 2006

Ensemble (tzedaka), illustré par Serge Bloch, 2007

Ma boîte à histoires,

illustré par Delphine Mach, Christine Roussey

et Fabrice Turrier, 2007

L'Agenda de l'apprenti gourmand,
illustré par Cécile Bertrand, 2009
Messages d'amour,
illustré par Élisabeth Ferté, 2009
Ma nouvelle boîte à histoires,
illustré par Pauline Duhamel, Lucile Thibaudier
et Hanoa Silvy, 2010
Ma SUPER boîte à histoires,
illustré par Laurent Audoin, Benoaperou
et Philippe de Kemmeter 2011

Nathan

La série « Emma »
illustrée par Sévérine Cordier
Emma et le carnet de secrets, 2007
Emma et les deux mamies, 2007
Emma et son meilleur copain, 2007
Emma à l'école, 2007
Emma fait la danse, 2008
Emma et le bain à la banane, 2008
Emma chez le coiffeur, 2008
Emma et le bébé de la maîtresse, 2008
Emma et le cadeau de Noël, 2009
Emma ne veut pas dormir, 2009
Emma se fait belle, 2009
Emma au bureau de papa, 2010

La Noria

L'alphabet Hébreu, 1977

Lo Païs

Lire et Écrire, illustré par Christian Besse, 1999

La Renaissance du livre

Do ré mi, illustré par Marie de Salle, 2004

Le Rouergue

Pas, illustré par Theresa Bronn, 2003

Comment ça va ?, illustré par Serge Bloch, 2006

Comme il faut, illustré par Jacqueline Duhême, 2008

Yodéa et Lemida Éditions

Aleph Bêtes, 2010

Pour en savoir encore plus :

www.ecoledesloisirs.fr
www.susie.morgenstern.free.fr